

Saby vint en ville pour voir les autorités civiles et militaires au sujet de l'enterrement. A notre grande joie, nous obtînmes très facilement la permission de la déposer dans notre enclos, de sorte que maintenant nous avons notre cimetière. La dépouille mortelle de notre chère Sœur fut portée à Ladysmith le surlendemain, accompagnée d'une de nos Sœurs et de moi. Près de Ladysmith, les Boers avaient endommagé le pont du chemin de fer ; il nous fallut descendre de wagon. Le cercueil fut posé sur un wagonnet et des Indiens le poussèrent jusqu'à la gare, où nous attendaient quatre messieurs catholiques qui suivirent le corbillard jusqu'au couvent. Quant à nous, nous primes le chemin le plus court. A chaque pas que nous faisons, les brèches faites à notre chère maison devenaient plus visibles, et c'est le cœur bien gros que nous passâmes le portail pour nous trouver en face de notre demeure, abandonnée à la merci des étrangers et livrée au pillage. Notre pauvre chien vint à notre rencontre, tout heureux de nous revoir, et nous suivit au cimetière. Là, comprenant qu'il se passait quelque chose de triste, il prit une mine grave et, après la cérémonie, revint tranquillement entre ma Sœur et moi, la tête basse et l'œil morne. Pendant toute cette triste soirée, le canon grondait et les obus éclataient autour de nous.

Notre chère Sœur Sainte-Marthe a laissé un grand vide, mais c'est une consolation de l'avoir au milieu de nous. Aussi souvent que nos occupations le permettent, nous allons prier sur sa tombe, marquée par une simple croix de bois. Je profite, ma révérende Mère, de cette occasion pour recommander à vos prières le repos de l'âme de notre bien-aimée défunte. Vu les circonstances, je n'ai pu le faire à l'époque de sa mort. Mais je sais que la révérende Mère Marie du Sacré-Cœur, de Maritzburg, s'est aimablement chargée de nous rendre ce service l'an dernier.

Dans les derniers jours de 1899, le magistrat et le doyen des médecins vinrent me prier de bien vouloir aider à soigner les blessés du camp militaire. Leur nombre augmentait, les infirmières tombaient malades et faisaient défaut. Je me décidai à accepter le service de nuit, pour éviter d'être trop en contact avec les garde-malades séculières. Pendant cinq semaines nous donnâmes nos services aux volontaires de Natal. Ce travail était pénible ; plus de trois cents malades de fièvre entérée,

dys-
les l
vert
bout
infe
mati
tout
plus,
Sous
porta
pluie
les et
nous
La
c'était
parmi
Job, s
enfant
seule v
A la fi
étions
qu'il le
nombr
Nou
notre t
de temp
qu'il en
sion de
d'une d
arrivée,
disette
nous ob
la liste
remédia
matin à
rium. J'
sière et
compte d
Je me dé